

Nicolas Bourguinat
Université de Strasbourg

Séjours de formation de jeunes Polonais/es en Italie au temps de Napoléon et des Restaurations

L'Italie figurait depuis longtemps à l'agenda et à l'horizon du grand seigneur polonais un tant soit peu lettré et ami des arts. À l'orée du XIX^e s., le voyage des Lumières représente, pourrait-on penser, l'ancienne école, avec une problématique d'écriture encourageant à un compte rendu neutre, voire à un inventaire, à tendance encyclopédique. Avec la période de Napoléon et des restaurations, on se situe en fait dans un âge de transition, avec la volonté de continuer et d'actualiser ce voyage d'Italie « classique » mais aussi avec une sensibilité neuve à l'histoire la plus immédiate (c'est-à-dire la Révolution et l'Empire français, puis la transition post-1815), et avec parfois même une place faite à l'expression des états de l'âme, qui était déjà identifiable dans les textes laissés par les visiteurs de l'Italie du XVIII^e s., notamment dans les écritures du for privé. Pour le premier point, beaucoup des Polonais qui ont été amenés à visiter une Italie réduite à une simple « expression géographique » (la formule est de Metternich, le grand artisan de la paix de 1815) ont effectivement été conduits à réfléchir sur la destinée des nations — une réflexion qui, au moins tacitement, les ramenait à la situation dans laquelle se trouvait la Pologne après l'ère des partages, l'épisode du Grand-Duché de Varsovie, et la création du Royaume du Congrès. Pour le second aspect, principalement avec une autrice comme Maria Wirtemberska, on trouve bien le souci d'écrire un « voyage sentimental », à la façon de Laurence Sterne dont l'ouvrage de 1768 avait fait beaucoup d'émules et d'imitateurs en Europe¹ : bien qu'elle soit venue en Italie âgée de 47 ans, et qu'on ne puisse

¹ Voir spécialement Alain Montandon, *La réception de Laurence Sterne en Allemagne*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1986.

pas tout à fait parler, à son sujet, d'un séjour de formation, on évoquera quand même son cas, qui demeure fort original.

Des « héritiers » lancés dans un Grand Tour tardif

Dans les pays slaves, il était admis qu'on tenait dans le Grand Tour un élément important de la formation des jeunes gens, capable de les mettre au contact des différents centres de l'Europe des Lumières d'une part, et de les familiariser avec les fondements de la civilisation classique d'autre part². En 1783 encore, le futur tsar Paul I^{er} et sa femme avaient voyagé *incognito* en Europe occidentale et plusieurs cours italiennes les avaient reçus sous le nom de « comte et comtesse du Nord ». Cependant, l'aristocratie russe n'avait adopté ce rite du voyage de formation que relativement tard³. L'aristocratie polonaise, quant à elle, s'était approprié le modèle britannique du Grand Tour et ses itinéraires dès le commencement du XVIII^e s. Peut-être même lui étaient-ils devenus familiers dès le milieu du XVII^e s., du fait de l'affinité naturelle que la Pologne avait, en tant que nation catholique, à l'égard de la Papauté et, au-delà, de la péninsule italienne.

Une tradition plus ancienne était encore vivante, certes en fort déclin mais pas tout à fait éteinte, c'était celle des séjours d'études de Polonais à Padoue et à Bologne. Les deux universités avaient en effet été très fréquentées par les étudiants polonais à la Renaissance, non seulement pour les filières de la jurisprudence et du droit canonique mais aussi pour les filières scientifiques — le séjour bolonais de Nicolas Copernic, à la toute fin du XV^e s., est ainsi très souvent évoqué. Beaucoup des bénéficiaires de ces séjours étaient destinés à occuper de hautes fonctions après leur retour au pays, dans la Diète polonaise, bien sûr, ou bien dans les provinces en tant que palatins ou hauts fonctionnaires, ou encore dans la hiérarchie épiscopale. Au total, près de 1400 de ces jeunes Polonais, exclusivement des hommes, furent enregistrés à Padoue tout au long du XVI^e s. Ils étaient si nombreux qu'ils formaient une « nation » étudiante sur place. La réputation des humanistes et hommes de science polonais était telle que par ailleurs, à l'époque, plusieurs professeurs originaires de Pologne avaient été engagés par l'Université de Padoue pour des

² Un important article de synthèse : Jean Boutier, « Le "Grand Tour" des jeunes aristocrates européens au XVIII^e siècle : un apprentissage du cosmopolitisme ? », in Anna Grześkowiak-Krwawicz, Dominique Triaire et Piotr Ugniewski (dir.), *Entre France et Pologne : le cosmopolitisme des Lumières*, Rome, Accademia polacca delle Scienze, 2018, p. 40-53.

³ Voir Sarah Dickinson, *Breaking Ground. Travel and National Culture in Russia from Peter the Great to the era of Pushkin*, New York et Amsterdam, Rodopi, 2006, ainsi que Derek Offord, *Journeys to a Graveyard. Perceptions of Europe in Classical Russian Travel Writing*, Dordrecht, Springer, 2015.

spécialités telles que l'astronomie et la médecine. Les échanges continuaient, à la fin du XVIII^e s., mais ne concernaient plus les mêmes effectifs. Avec l'attraction exercée par les universités allemandes, ils étaient même devenus négligeables pour certaines spécialités, et seuls les séjours de jeunes prêtres et de canonistes à Rome subsistaient réellement.

Le modèle du Grand Tour ne nécessitait nullement qu'on suivît un cursus d'études dans la péninsule italienne, même si certains cas en sont attestés. Et du reste, au fil du XVIII^e s., à l'Est de l'Europe tout comme à l'Ouest, ainsi que l'a souligné Agnieszka Jakuboszczak, le Grand Tour avait progressivement changé de caractère en perdant peu à peu « ses motifs éducatifs et cognitifs au profit des fonctions représentatives et de plaisir »⁴. De ce point de vue, l'ère révolutionnaire et napoléonienne n'a pas créé de rupture. La coutume d'envoyer en voyage les jeunes héritiers des grandes maisons nobiliaires s'est poursuivie, au moins jusqu'aux années 1840, même si après l'insurrection manquée de 1830-1831 qui vit la situation de la Pologne se dégrader nettement au sein de l'Empire russe, les séjours se sont faits bien plus rares. Et la fonction de récréation a probablement pris le pas définitivement sur la fonction d'éducation. De l'ère révolutionnaire jusque vers 1830, parmi les non nobles qui vont de Pologne en Italie, on rencontre encore une poignée d'étudiants : par exemple Michał Wiszniewski (1794-1865), qui devint bien plus tard un proche collaborateur de Cavour et travailla avec lui au journal *Il Diritto* : il était parti en Italie poursuivre des études dès 1818 (Milan, Venise, Gênes), avant d'aller à Paris, en 1821, puis à Édimbourg. Il séjourna de nouveau en Italie en 1825-1826 pour des recherches historiques auprès de différentes universités (Venise, Padoue, Bologne) et publia finalement un *Voyage en Italie Sicile et Malte* en deux volumes, à Cracovie, en 1848⁵.

Les jeunes aristocrates polonais peuvent être accompagné de parents ou s'être joints à un groupe, lié de près ou de loin à leur famille, dont ils profitent en quelque sorte de la protection. Jusqu'à ces années post-napoléoniennes,

⁴ Parmi ses nombreux articles, voir par exemple : Agnieszka Jakuboszczak, « Le cosmopolitisme et la naissance de l'émancipation des femmes. L'exemple des salons polonais du XVIII^e siècle », in *Être citoyen du monde. Actes du séminaire doctoral du laboratoire ICT*, Liliane Hilaire-Perez (dir.), Paris, Université Paris-Diderot, 2014 (en ligne). Sur les transformations du Grand Tour, voir par exemple Jeremy Black, *Italy and the Grand Tour*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2003 ; *idem*, *The British Abroad. The Grand Tour in the Eighteenth Century*, Stroud, Alan Sutton, 2003 [1992]. Citons encore Gilles Bertrand, *Le Grand Tour revisité. Pour une archéologie du tourisme : le voyage des Français en Italie, milieu XVIII^e siècle-début XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 2013.

⁵ Devenu professeur à Cracovie, après avoir fui la République de Cracovie, après les événements de 1846-1848, il se fixa à Venise où, ayant acquis la bibliothèque de Da Ponte, il se spécialisa sur l'histoire de la Sérénissime. Voir Tomasz Mikocki, *À la recherche de l'art antique. Les voyageurs polonais en Italie dans les années 1750-1830*, Wrocław, Ossolineum, 1988.

les parcours du Grand Tour donnaient régulièrement lieu à la constitution de ce type de « *parties* », ainsi qu'on disait alors en anglais pour désigner ses compagnons de route. Des parents plus ou moins lointains, des dames de compagnie et des jeunes gens s'y joignaient à des familles au grand complet, et même parfois plusieurs familles s'y mélangeaient. Des grossesses démarraient et s'achevaient parfois en cours de route, et en tout cas il était courant que de très jeunes enfants fassent partie de voyage. Ainsi, en 1803-1804, même pas âgé de quatre ans, Bernard Potocki fut emmené en Italie du Nord par ses parents, Jan et Constance Potocki, qu'accompagnaient sa tante Anne-Marie, ses deux cousins et sa grand-mère paternelle Anne-Thérèse. Entre juillet 1816 et juin 1818, pendant quasiment deux ans donc, Maria Wirtemberska se déplaça avec une imposante suite de serviteurs et d'amis, à travers l'Autriche, la Suisse et l'Italie. En 1785, Katarzyna et Józef Wincenty Plater, avaient également emmené avec eux en Italie leur fille aînée Cecylia, âgée de treize ans⁶. Bien d'autres exemples pourraient être cités, d'autant qu'il ne s'agissait pas nécessairement du « voyage d'une vie », bien au contraire : à la fin de l'époque des Lumières et au début du *ventennio francese*, certains aristocrates avaient fréquenté plusieurs fois successivement les routes de la péninsule italienne. Pour Jan Potocki, le voyage de 1803-1804 déjà évoqué était le troisième, après un voyage de jeunesse accompli en 1778-1779, et un second séjour en 1786 avec son épouse Julie, sa belle-mère, la princesse Lubomirska, ainsi qu'un cousin connu comme antiquaire et collectionneur passionné, Stanisław Kostka Potocki.

Une autre situation possible, dans le cas de ces séjours d'apprentissage et de culture était d'être accompagné d'un précepteur et d'un ou plusieurs domestiques. La présence d'un ou plus rarement de plusieurs tuteurs est un classique du modèle grand-touriste alors acclimaté à la culture polonaise, au point que des répertoires de consignes et d'objectifs pédagogiques étaient rédigés, en concertation avec les parents souvent, en amont du voyage lui-même. C'est très probablement la situation de Bernard Potocki (1800-1874) lors de son itinéraire accompli en 1823-1824, dont il a publié le compte rendu à son retour sous le titre de *Voyage dans une partie de l'Italie* (un titre indiquant qu'il avait stoppé à Rome et n'avait pas entrepris de voir l'Italie méridionale et la Sicile)⁷. Par convention, il ne dévoile pas l'identité des protagonistes de son équipée, mais il reconnaît leur présence puisque dans son compte rendu, paru en 1825 à Poznań avec quelques brèves coupures dues à la censure

⁶ Platerowa z Sosnowskich (Katarzyna), *Moja podróż do Włoch. Dziennik z lat 1785-1786*, Małgorzata Ewa Kowalczyk (éd.), Anna Pikor-Półtorak, Łomianki, 2013, 248 p.

⁷ Sur cet auteur, voir mon introduction à Bernard Potocki, *Voyage dans une partie de l'Italie*, Nicolas Bourguinat (éd.), Montrouge, Éditions du Bourg, 2020, p. 7-31.

prussienne, il emploie à plusieurs reprises la première personne du pluriel pour évoquer son parcours.

Il existe enfin des séjours en couple comme celui de Waleria Tarnowska, née Strynowska (1782-1849) avec son mari Jan Feliks Amor Tarnowski (1779-1842), en 1803-1804. Les deux jeunes époux sont donc âgés d'une vingtaine d'années seulement, le mari étant déjà venu une première fois en 1802 avec son précepteur, le père Antonowicz⁸. Le voyage est connu par des lettres de famille écrites en français pour elle et en polonais pour lui, et surtout il est documenté par un journal de route rédigé par Waleria à l'intention de sa petite fille, Rozalia, qui avait été laissée sous la garde de la famille en Pologne et qui mourut, âgée de quelques mois seulement, durant l'itinéraire italien de ses parents⁹. Comme l'ont montré les recherches de Małgorzata Ewa Kowalczyk pour son mémoire d'habilitation sur les déplacements des femmes polonaises à l'étranger, au temps des Lumières, cette propension à tenir (et à conserver) des notes purement manuscrites était fort répandue, et cela sans doute jusqu'au milieu du XIX^e s. Répétant parfois partiellement des passages de sa correspondance, le journal de Tarnowska est aussi nettement plus prolixe, traitant de nombreuses descriptions de collections, d'églises, et de monuments et d'objets d'art antiques¹⁰. Une variante, enfin, pourrait être celle du voyage accompli par un groupe ou une paire d'amis : c'est dans cette catégorie qu'on rangerait l'expérience d'Adam Mickiewicz entre 1828

⁸ Bibl. Jagellonne de Cracovie, ms Dzikowski, przyb. 136/52 pour les lettres, et przyb 121 et 122/52 pour « Mes voyages ». Le texte du journal italien est publié jusqu'à la description du séjour à Pise, grâce à Georges Mycielski, un descendant direct de la comtesse qui était professeur d'histoire de l'art à l'Université de Cracovie : « Une jeune Polonaise en Italie à l'époque du Premier Consul. Journal du voyage de la comtesse Valérie Tarnowska 1803-1804 », *La Revue de Pologne*, II, 1924-1925, p. 1-53, p. 149-178, p. 484-512 ; III, 1926, p. 61-114 et 281-339. La publication a été continuée en 1989: Valérie Tarnowska, « Mes voyages (1804). Deuxième partie éditée et annotée par Marie Wilczynska », *Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej*, 39, 1989, p. 35-75. En revanche, le journal tenu postérieurement à ce voyage par la comtesse Tarnowska, de 1804 jusqu'en 1838, reste à ce jour totalement inédit.

⁹ Waleria Tarnowska est issue, tout comme Bernard Potocki, de cette aristocratie polonaise qui était essentiellement établie sur le sol russe, dans le périmètre de l'Ukraine actuel. Ses domaines familiaux se trouvaient en Volhynie et en Podolie, mais le château de son mari se situait en Galicie autrichienne. Pour Bernard Potocki, il faut noter qu'après 1815 et le suicide de son père, il avait quitté la Podolie où se trouvaient les grands domaines de sa famille paternelle, pour aller se fixer auprès de sa mère, remariée à un Raczyński et installée à Poznań. Il devait demeurer tout le reste de son existence dans cette Pologne prussienne, où il se fit une petite réputation d'écrivain et de traducteur.

¹⁰ D'après l'inventaire dressé par Tomasz Mikocki, (*À la recherche de l'art antique...*, *op. cit.*, p. 84-87), deux journaux de route manuscrits signés par Jan Henryk Sagatyński et Józef Grabowski, venus respectivement en Italie en 1806 et 1810 sont également recensés à Ossolineum à Wrocław.

et 1831 à travers l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, en compagnie de son ami Antoni Edward Odyniec. De fait, c'est surtout par l'intermédiaire de la correspondance envoyée en route par le compagnon de voyage que les détails de ce séjour sont connus, et tout particulièrement les visites de Mickiewicz à Rome et à Naples¹¹.

Même lorsque les visiteurs polonais du tournant XVIII^e-XIX^e s. donnaient à leurs notes de voyage une forme soigneusement élaborée et ordonnée, ces textes n'avaient pas vocation à être édités et à rentrer dans le domaine de la production littéraire estampillé « récits de voyage ». Seuls quelques-uns d'entre eux ont été exhumés et livrés au public *a posteriori* : c'est le cas du journal de Stanisław Staszic (venu en 1790-1791, où il supervisait les enfants du grand-chancelier Zamoyski), paru seulement en 1931, et des témoignages d'officiers polonais ayant pris part à la campagne d'Italie comme Józef Drzewiecki, paru en 1891. Les relations de leur voyage des années 1820 qu'avaient pu confectionner Anna Potocka (1779-1867) ou d'Henryk Bogdański attendirent respectivement la fin du XIX^e s. (1899) et la fin du XX^e s. (1980) pour avoir les honneurs de la publication¹². La princesse Maria Wirtemberska (1768-1854), enfin, présente un cas très singulier. Déjà romancière remarquée dans la langue nationale, avec *Malwina* (écrit en 1812 et publié en 1816), elle s'était essayée à composer un texte ambitieux à partir de son expérience italienne des années 1816-1818 avec *Niektóre zdarzenia, myśli i uczucia doznane za granicą* (*Quelques-uns des événements, pensées et sensations éprouvés à l'étranger*)¹³. Il s'agissait d'un essai d'appropriation aux lettres polonaises du « voyage sensible » à la manière de Laurence Sterne. La base était formée par des lettres de famille et par un journal de route tenu en français : mais ce qui en est conservé de nos jours, apparemment, c'est pour l'essentiel la partie du voyage que la princesse n'avait pas retenue pour composer la version imprimée — elle y évoque surtout Rome et les environs de Naples, qui restent absents de *Niektóre zdarzenia*. Car finalement, pour

¹¹ Voir Antoni Edward Odyniec, *Listy z podróży*, 2 vol., Warszawa, Państwowy Instytut Wydawniczy, 1961.

¹² Sur le récit de la comtesse Anna Potocka, voir notamment Rossi (Henri), *Anna Potocka. Des Lumières au romantisme*, Paris, Champion, 2001, et Olga Plaszczyńska, « Les "voyages d'Italie" comme espace de rencontre entre la Pologne littéraire et l'Europe : autour du *Voyage d'Italie* (1826-1827) de la comtesse Anna Potocka-Wąsowicz », in *Recherches & Travaux*, 89, 2016 (en ligne).

¹³ Bibl. des Czartoryski à Cracovie : Ms BCz, Ew 3194. Voir l'édition du texte donnée par Alina Aleksandrowicz, *Maria Wirtemberska. Niektóre zdarzenia*, Warszawa, Instytut Wydawniczy, 1978, et ma propre analyse du projet littéraire de la princesse : Nicolas Bourguinat, « *Et in Arcadia ego...* » *Voyages et séjours de femmes en Italie, 1770-1870*, Montrouge, Éditions du Bourg, 2017, p. 230-232.

des raisons difficiles à pénétrer, qui tiennent sans doute à la censure russe, l'ouvrage ne fut pas imprimé et il demeura inédit¹⁴.

Comme genre littéraire, le voyage se situe alors assez bas sur le plan de la dignité et du prestige par rapport à des genres nobles tels que l'histoire, la poésie ou l'éloquence. Aussi est-il beaucoup plus souple sur le plan des contraintes techniques, ce qui peut être un encouragement à de jeunes auteurs ou autrices à se lancer, à partir de matériaux venus des écritures de soi. Dès les diaristes de la seconde moitié du XVIII^e s., celles-ci permettent une certaine liberté de ton, voire de thèmes, jusqu'à des notations évoquant les émotions, la fatigue physique, les sens¹⁵. On rédige à partir de notes quotidiennes, ou bien de lettres envoyées au pays que famille ou amis ont conservées, et qui étaient souvent lues en commun par plusieurs destinataires (ainsi pour Bernard Potocki, celles destinées à sa mère Constance, restée en Pologne, à laquelle le livre est dédié). Et tout en prétendant corriger et compléter d'augustes prédécesseurs comme Misson ou Lalande, il est bien évident qu'on cède parfois à la tentation de recycler l'une ou l'autre de leurs descriptions, bref qu'on se recopie volontiers d'un texte à l'autre...

Des itinéraires-guides de l'Italie rédigés en polonais étaient parus dès 1783, avec le parcours de Varsovie jusqu'à Rome du père jésuite Kazimierz Kognowicki, et de 1811 avec le guide des églises et des peintures les plus notables confectionné anonymement par le réformateur éclairé Paweł Brzostowski : ces deux ouvrages étaient manifestement surtout destinés aux pèlerins qui se rendaient dans la Cité des Papes. Les premiers authentiques récits de voyage d'Italie qui sont parus en librairie en Pologne sont donc assez tardifs : il s'agit du *Voyage d'Italie pendant les années 1815 et 1816*, signé Stanislas Borkowski (1820), et le *Voyage dans une partie de l'Italie* de Bernard Potocki (1825). Les deux auteurs choisissent d'écrire en français, donc d'employer la langue de communication et de culture des élites de leur temps, mais peut-être aussi cherchent-ils à gagner une reconnaissance au-delà du lectorat polonais ? L'inspiration de Borkowski était davantage scientifique que celle de Potocki. Élève ingénieur de l'Académie des Mines de Fribourg, en Suisse, il avait fait l'ascension du Vésuve afin d'agrémenter son témoignage de considérations sur l'activité volcanique, rejoignant ainsi les préoccupations du minéralogiste Borch, qui avait déjà confectionné une

¹⁴ D'autres Polonais encore avaient livré leurs impressions italiennes dans leurs mémoires, parus de leur vivant ou bien, plus souvent, de façon posthume, par exemple Jan Kossakowski, l'évêque de l'ancien Vilno.

¹⁵ Voir Magdalena Partyka, « Pierwiastek osobisty w oświeceniowych dziennikach podróży », in Agata Roćko (dir.), *Polski Grand Tour w XVIII i początkach XIX wieku*, Warszawa, Muzeum Pałac w Wilanowie, 2014, p. 111-130.

Lettre sur la Sicile en 1783 et commenté les éruptions de l'Etna¹⁶. Potocki s'intéresse davantage à l'agronomie, une matière qui préoccupait hautement les élites de son temps, souvent eux-mêmes propriétaires fonciers ou curieux simplement des innovations¹⁷. Il brosse un tableau valorisant les campagnes les mieux cultivées de l'Italie de l'époque — les piémonts portant vigne ou chanvre, les plaines rizicoles, les terroirs consacrés au maïs, depuis les collines lombardes jusqu'aux plaines de la Polesine... Et les comptes rendus de son livre soulignent la qualité de ses observations. Selon les *Nouvelles Annales des Voyages* de 1826, même si « la science et l'histoire y trouvent généralement peu d'observations neuves »,

son petit volume, écrit avec élégance, avec vivacité, rempli de traits spirituels, de réflexions judicieuses, quelquefois courageuses, fait le plus grand honneur *personnel* à l'auteur (...). Les faits relatifs à l'*aria cattiva* de Rome, à la culture de la Lombardie, à la division des propriétés en Toscane, à la décadence actuelle de Venise (malgré les efforts du gouvernement actuel) offrent de l'intérêt. L'ensemble de l'ouvrage se lit avec plaisir.

Mais de telles considérations ne sont pas absentes non plus des notes prises par les femmes voyageuses polonaises de cette génération et de ce milieu social, dont l'éducation était soignée et s'ouvrait depuis longtemps déjà à l'économie politique et aux questions scientifiques¹⁸.

L'Italie terrain d'apprentissage et de découverte

Aller en Italie, c'était aussi se transporter au berceau de l'Antiquité et des beaux-arts. Le parcours de formation des jeunes Polonais est jalonné de « hauts lieux » et de sites ou de monuments emblématiques. Ils se rendent dans les collections de peinture les plus célèbres, comme celle de Brera, à Milan, ils admirent les tableaux de maîtres encore accrochés dans les églises et les couvents de Venise et de Florence. Sans faire de longs commentaires, et tout en restant assez neutres dans leurs description des œuvres, ils mentionnent

¹⁶ Voir Anna Tyłusińska-Kowalska, « Il conte Michał Jan Borch in Sicilia : il viaggio culturale di uno scienziato », in *The Scientific Dialogue Linking America, Asia and Europe Between the 12th and the 20th century*, Fabio D'Angelo (dir.), Naples, Associazione Culturale Viaggiatori, 2018.

¹⁷ Hugo Kołłataj, un réformateur polonais qui avait voyagé en Italie en 1772, avait fait paraître un ouvrage sur l'état de l'éducation en Pologne où il défendait ardemment l'utilité des voyages à l'étranger (qui étaient parfois critiqués, y compris dans le berceau anglais du Grand Tour), non seulement pour soi-même mais aussi pour la patrie. Les observations sur les techniques agricoles doivent recevoir selon lui une attention prioritaire.

¹⁸ Małgorzata Ewa Kowalczyk, *Voyages des femmes polonaises à l'étranger à l'âge des Lumières*, thèse d'habilitation, Université de Wrocław, 2019.

les pièces qui les ont particulièrement touchés, sans craindre de s'avouer peu enthousiastes devant des toiles consacrées par les connaisseurs et « autorités » — ainsi la célèbre *Cène* de Léonard de Vinci exposée à Milan ne convainc-t-elle pas Bernard Potocki, et Anna Potocka se montre-t-elle assez distante à l'égard de la statue de Canova, pourtant portée aux nues par ses contemporains. « Je juge les arts par l'impression que j'en reçois », écrit-elle¹⁹. Les recherches de Małgorzata Ewa Kowalczyk confirment l'apparition, même modeste, dans les journaux de voyage tenus alors par des femmes, de cette forme de sensibilité personnelle allant à l'encontre des vues stéréotypées des chefs-d'œuvre diffusés par les guides touristiques. Ainsi, dans le journal de Tarnowska, à propos d'un *Saint Sébastien* du Dominiquin :

Oh le beau tableau... Un corps charmant ! Une tête si belle et si pleine d'expression ! Le corps souffre... on y voit la douleur... mais l'âme qui s'échappe, qui s'élance déjà vers ce ciel qui l'attend... comme elle jouit ! quelle joie céleste anime ce regard expirant !²⁰

À Ferrare, les jeunes voyageurs ne manquent pas de se faire montrer la prison du Tasse et la résidence de l'Arioste, qui sont comme des passages obligés pour les étrangers et qui font l'objet de références plus ou moins standardisées dans les carnets de voyage et dans les récits publiés²¹. Lorsqu'on atteint Naples, comme c'est le cas de Mickiewicz, en 1830, il est difficile d'éviter le pèlerinage au tombeau de Virgile, et les visiteurs de l'ère romantique montrent plus d'enthousiasme que leurs prédécesseurs du XVIII^e s., qui avaient tendance à se défier des légendes entourant cette sépulture du grand poète latin²². L'Italie ancienne est de toute façon au rendez-vous, du moins pour les Polonais qui poussent jusqu'à Rome et qui peuvent faire les excursions attendues à la villa Hadrienne, à la cascade de Tivoli et à Velletri. Nourris d'histoire romaine, les jeunes visiteurs polonais des deux sexes ne sont pas nécessairement des « antiquaires », c'est-à-dire, dans le langage du XVIII^e s., les amateurs férus d'archéologie et bons connaisseurs en matière de vieilles pierres, de monnaies anciennes ou d'inscriptions — jusqu'à parfois des trajectoires brillantes comme celle de Stanisław Kostka Potocki, qui avait publié une traduction de Winckelmann en polonais dès 1815 et dont la

¹⁹ Anna Potocka, *Voyage d'Italie*, Casimir Stryeński (éd.), Paris, Plon-Nourrit, 1899, p. 37.

²⁰ Marie Wilczyńska (éd.), « Valérie Tarnowska : Mes voyages (1804). Deuxième partie », *Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej*, 39, 1989, p. 40.

²¹ Bernard Potocki, *Voyage dans une partie de l'Italie...*, *op. cit.*, p. 96-97.

²² Voir l'analyse de Bronisław Biliński, « Viaggiatorii Illuministi e romantici polacchi Pellegrini sulla tomba di Virgilio a Napoli », in *Viaggio in Italia e viaggio in Polonia*, Danuta Quirini-Popławska (dir.), Cracovie, Université Jagellone, 1994, p. 199-215.

réputation était forte, en Europe, pour ses fouilles à Nola et ses collections de vases antiques²³. Dans le corpus dont nous disposons, personne ne se distingue par une compétence particulière en ces matières, mais l'approche des monuments et de l'art antique s'accomplit parfois par le dessin. Anna Potocka confectionne un album, dont nous savons que la perte, à la suite du pillage que les Russes commirent dans ses terres, à Mokotow, pendant l'insurrection de 1830-1831, lui causa beaucoup de peine²⁴. Par ailleurs, certains des itinéraires que nous prenons ici en considération vont jusqu'au royaume de Naples, ce qui permet qu'ils incluent Herculaneum et Pompéi : Maria Wirtemberska a tenu soigneusement une « Liste des Antiquités romaines », divisée en régions, faisant l'énumération des édifices antiques qu'elle avait vus (ce qui associait même Paestum et les temples de la Grande-Grèce, encore très rarement vus à l'époque par les voyageurs européens), et Katarzyna Plater montre un très grand enthousiasme dans ses descriptions des ruines de Pompéi, dont l'exhumation en était encore à ses débuts, lors de sa venue, en 1786...

Voir l'Italie et songer à la Pologne au sortir de l'ère napoléonienne

Après le congrès de Vienne, se posait évidemment la question du bilan à dresser de la « période française » en Italie, qui s'étendait sur plus ou moins vingt ans, depuis la campagne victorieuse du général Bonaparte en 1796 jusqu'à la révolte conclue par la défaite de Murat devant les Autrichiens en 1815, avec la fameuse « proclamation de Rimini », sorte de premier manifeste de l'unification et du nationalisme italiens. Les observateurs polonais, lorsqu'ils passent alors par Florence et vont à Santa-Croce, y perçoivent d'ailleurs qu'il s'agit d'un véritable panthéon de la nationalité italienne : Bernard Potocki déambule ainsi avec émotion à travers les tombeaux sculptés par les plus grands artistes, de Michel-Ange jusqu'à Canova. Les polémiques sur la situation de l'Italie post-1815 avaient pris une envergure européenne autour des livres de Lady Morgan et de Lullin de Châteaueux, et aussi, au-delà, du roman de Germaine de Staël paru en 1807, *Corinne* (conçu à la lumière de son itinéraire italien de 1804-1805, il connaissait une grande popularité, comme Staël elle-même, au lendemain de la chute de Napoléon I^{er}). *L'Italy* de Lady Morgan, sorti en 1821, qui avait connu une traduction allemande et une autre française, était un véritable réquisitoire contre les orientations réactionnaires adoptées par les maisons princières rétablies dans leurs

²³ Voir sur ce sujet le colloque *L'antico nell' Settecento in Polonia e Italia*, Varsovie-Venise, Accademia Polacca delle Scienze / Fondazione Giorgio Cini, 1992, et le livre d'Élisabeth Chevallier et Raymond Chevallier, *Iter Italicum. Les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*, Genève-Paris, Slatkine, 1984.

²⁴ Anna Potocka, *Voyage d'Italie...*, *op. cit.*, p. 143.

États après la chute de l'Empire napoléonien et de ses satellites. Les jeunes Polonais qui voient la péninsule italienne après 1815 ne sont pas forcément très éloignés des analyses de l'Irlandaise, en particulier à propos de Rome et des États de l'Église. Sans avoir la virulence de Lady Morgan, ils retrouvent les accents de dénigrement de l'administration pontificale que nombre de voyageurs des Lumières avaient adoptés, et parmi eux nombre de Polonais tels Staszic ou Bielinski. Mais la liberté de ton varie fortement selon que l'on a affaire à des textes préparés pour publication ou bien au contraire à des notes vouées à demeurer dans la sphère privée. Là où Bernard Potocki modère son jugement dès lorsqu'il est question des territoires Habsbourg, les diaristes polonaises se livrent sans grande retenue à des attaques en règle. Potocki et Borkowski ne se risquent pas non plus à tracer des perspectives d'avenir pour la péninsule italienne. La censure empêchait sûrement qu'on fasse des parallèles trop explicites : dans le *Voyage dans une partie de l'Italie*, plusieurs passages ont été supprimés et remplacés par des points de suspension. Dans l'ouvrage qu'elle composait et envisageait de publier à partir de son journal de route, la princesse Wirtemberska adopte un ton plaintif, presque élégiaque. Déclenchée par le son du *Ach du lieber Augustin*, un air très apprécié des Allemands d'Autriche, quasiment un hymne national, joué par une fanfare militaire, sa rêverie la conduit à une longue déploration du sort fait à l'Italie post-napoléonienne :

Cette valse, qui m'incita tant de fois à la danse par sa tonalité haute, maintenant si parfaitement hors de l'harmonie des songes qui m'occupaient, frappa mes oreilles par sa pénibilité et par sa fausseté de ton. Sa résonance annonçait si sûrement que les Allemands auraient pour longtemps quartier libre sur le sol italien, que le deuil somnolent se réveilla dans mon cœur.

Pauvre Italie battue, inconsciemment je te plaignais !. Mais, qu'est-ce que je raconte, pas battue, mais prise, déchiquetée, divisée, distribuée à différents seigneurs à leur insu, sans leurs permissions, par les systèmes de personnes qui leur sont étrangers, qui ne connaissent à peine leurs langues, religions, coutumes, leurs libertés [...] !²⁵

L'éloge de la législation française d'avant 1815 est présent mais reste tempéré, et on préfère parler des entreprises de développement de l'urbanisme et d'encouragement aux beaux-arts qu'on peut relever, à Turin, Milan ou Florence. Le règne de Napoléon a comprimé les élans révolutionnaires, et c'est tant mieux, car il n'y a sans doute rien de pire, pour le visiteur polonais de cette époque, que les mouvements protestataires partis des foules, qui ne peuvent qu'engendrer emballements coupables et exactions cruelles.

²⁵ Maria Wirtemberska, *Niektóre zdarzenia...*, op. cit., p. 142-143.

Bernard Potocki brosse un bref tableau de la révolution manquée de Turin en 1821, qui est particulièrement significatif à cet égard — il fait d'ailleurs écho au morceau de bravoure qu'il consacre au lynchage de l'ancien ministre des Finances Prina par la foule, à Milan, au moment de la chute du royaume d'Italie, en 1814. Pour « l'État ecclésiastique », plusieurs de nos auteurs rendent discrètement hommage à Pie VII, rentré triomphalement à Rome en 1814, après avoir résisté à la politique de force de Napoléon, et montrant ensuite, associé au cardinal Consalvi, une forme de modération. Mais même pour des observateurs catholiques, il n'est plus question de se dissimuler les archaïsmes du gouvernement pontifical: on insiste donc volontiers sur le retard économique, avec l'état d'abandon de la *Campagna*, le parasitisme du clergé, et l'atmosphère de saleté et de misère qui sied assez mal à la capitale de la Chrétienté, et on évoque avec ironie le véritable maquis bureaucratique de l'appareil judiciaire, comme l'avait fait Stanisław Kostka Potocki (à la fois cousin et beau-frère de Jan Potocki), dans *Podróż do Ciemnogrodu*²⁶.

Le parallèle entre Pologne et Italie, deux nations privées d'existence par le règlement du congrès de Vienne, est particulièrement évident lorsqu'on traite de Venise. Comme la Pologne, c'était une puissance importante de l'Europe moderne, qui s'était trouvée rayée de la carte dès le traité de Campo Formio, en 1797, et de vraies affinités existaient entre l'ancien gouvernement vénitien avec la monarchie élective de la Grande-Pologne²⁷. Le jeune Bernard Potocki insiste particulièrement sur la responsabilité des élites nobiliaires dont les divisions et la désaffection progressive avaient coûté à leur pays la perte de son indépendance. Ces violents clivages au sein des aristocraties dirigeantes avaient laissé un pénible souvenir en Pologne, où le roi Stanislas-Auguste avait pris ses distances avec la constitution du 3 mai 1791, et où toute une partie de la haute noblesse et des magnats avait formé la confédération de Targowica et facilité l'intervention de la Russie, en 1792, donc contribué, à terme, au deuxième partage du pays. De manière implicite pour Bernard Potocki, mais de façon beaucoup plus directe dans les écrits privés de Waleria Tarnowska ou de Maria Wirtemberska, on souhaite que lecteurs et voyageurs, stimulés par la situation de l'Italie qu'ils découvrent, accèdent à une véritable réflexion sur celle de la patrie polonaise, empêchée d'exister en tant que nation sur la carte de l'Europe du congrès de Vienne.

²⁶ Cet ouvrage de 1820, dont on pourrait traduire le titre par « Voyage à Ténébropolis », avait choqué l'épiscopat polonais qui y avait identifié, à tort ou à raison, un tableau critique de l'ignorance entretenue dans les États pontificaux. Ancien président du Conseil du Grand-Duché de Varsovie de 1809 à 1813, l'auteur s'était trouvé forcé de quitter ses fonctions de ministre de l'Éducation du Royaume du Congrès...

²⁷ Voir les articles rassemblés dans *Venezia e la Polonia nei secoli XVI al XIX*, Luigi Cini (dir.) Venise-Rome, Istituto per la collaborazione culturale, 1965.

Et Tarnowska de s'emporter vivement, dans son journal, après sa visite du palais des Doges, à Venise :

Honte [aux] Français [qui] ont emporté les chefs-d'œuvre, honte à l'Autriche, opprobre éternel aux traîtres à leur patrie, dans ces *pregadi*, ces salles de conseils, ce palais à jamais accusateur ! Nous l'avons parcouru le cœur serré et indignés, trop portés hélas ! à plaindre les Vénitiens par le triste rapport de nos situations. Ce peuple sent la sienne, si l'on en juge par ses propos ; il hait ses maîtres, et surtout ceux des siens qui l'ont trahi²⁸.

Conclusion

Une fois franchi le cap de 1830, le commencement de la période du voyage romantique conduit à des renouvellements majeurs, au moins pour ce qui relève des thèmes abordés dans les récits et de l'affirmation de la sensibilité personnelle du sujet voyageant. Plutôt qu'un miroir fidèle et exhaustif de la réalité du pays visité, traduit par une écriture appliquée et une inspiration un peu encyclopédique, le voyage mis en texte allait devenir, selon l'expression de George Sand qui figure dans les *Lettres d'un Voyageur*, « un cours de psychologie et de physiologie dont je suis le sujet²⁹ ». Les textes qui ont été examinés dans cet article demeurent attachés à une approche plus classique du voyage, que ce soit du point de vue des pratiques ou du point de vue des écritures, même si des prémisses d'une sensibilité nouvelle peuvent être ici et là aperçus.

Ces séjours polonais du premier tiers du XIX^e s. sont moins des apprentissages codifiés que, avant tout, des séjours de formation et d'« expérience de l'étranger » au sens le plus large du terme, dont bénéficient quelques jeunes gens privilégiés (quoique moins uniformément nobles qu'autrefois). Les rares voyageurs qui ont alors publié leur témoignage, tels que Borkowski et Potocki, même s'ils revendiquent une part de subjectivité dans leurs jugements,

²⁸ Georges Mycielski, « Une jeune polonaise... »..., *op. cit.*, I, p. 43. Voir notamment Bożena Mazurkova, « Nowy Grand Tour w świetle *Mes Voyages* Walerii Tarnowskiej », in *Polski Grand Tour...*, *op. cit.*, p. 153-182. La comtesse fait ici allusion à la perte de l'indépendance de Venise, que les Français, après le traité de Campo Formio, en 1797, avaient transférée à l'Autriche habsbourgeoise. La Sérénissime resta sous domination autrichienne jusqu'en 1806, deux ans après le passage de Tarnowska, lorsque le traité de Presbourg permit de la rattacher au royaume d'Italie, dirigé par le beau-fils de Napoléon, le prince Eugène. Mais on sait qu'elle retourna finalement en 1814-1815 dans le giron des Habsbourg, sous la forme du Royaume lombard-vénitien.

²⁹ George Sand, « À Herbert », in *Lettres d'un voyageur*, Paris, Garnier-Flammarion, 1971 [1837], p. 271. La publication originale de la lettre, dédiée à Charles Didier, s'est faite en novembre 1836 dans la *Revue des Deux Mondes* de Buloz.

ne veulent évidemment livrer au public ni un livre d'épanchement, ni un recueil d'anecdotes décousues ou fragmentées. Ils restent soucieux d'écrire en conformité aux canons classiques du genre, où l'information était précise et érudite. C'est pourquoi la lecture des journaux de route de cette époque, qu'ils aient été rédigés par des hommes ou bien par des femmes, est souvent plus stimulante que cette écriture par trop contrôlée.

Ensuite, vers le milieu du XIX^e s., le genre du récit de voyage allait décoller en Pologne, avec en 1843 les voyages en Europe de Ludwik Pietrusiński, et en 1848 le récit d'Italie et de Sicile de Michał Wiszniewski déjà évoqué. C'étaient aussi les derniers feux des textes rédigés directement en français. Vinrent alors en langue polonaise les longs textes de Lucja B. Rautenstrauchowa (*W Alpach i za Alpami*, 8 vol., 1844-1850), de Wanda Odrowąż (*Kilka chwil we Włoszech w latach 1847 i 1848*, 1850)³⁰ et de Józef Kremer (*Podróż do Włoch*, 1859-1864, 6 vol.) qui fut considéré comme l'équivalent polonais du guide Baedeker... Une toute autre période s'ouvrait.

Nicolas Bourguinat

Séjours de formation de jeunes Polonais/es en Italie au temps de Napoléon et des Restaurations

Résumé :

Les séjours d'études et de loisir effectués par de jeunes représentants de la noblesse polonaise sur le sol italien connaissent un temps de transition, à l'époque du Premier Empire et des Restaurations (1804-1830). Après le succès du Grand Tour, qui avait commandé les itinéraires du XVIII^e s. et inspiré les écritures viatiques de l'époque, se met en place très progressivement une nouvelle approche, plus libre et plus personnelle, dans son organisation matérielle comme dans son expression littéraire. Cet article, qui examine particulièrement les cas de Waleria Tarnowska, Stanislaw Borkowski, Bernard Potocki, Maria Wirtemberska et Anna Potocka, en les rapprochant d'autre voyageurs notables venus en Italie au temps des Lumières, s'efforce d'identifier les traits originaux d'une période mal connue des écritures du voyage polonais et de faire sentir comment elle s'est affrontée aux enjeux historiques contemporains, nés de la domination puis du vide politique laissé par Napoléon I^{er}, et des défis qui se posaient après 1815 aux nationalités italienne et polonaise.

Mots-clés : Voyage, Italie, Pologne, Élités nobiliaires, Récit de voyage.

³⁰ Celui-ci est longuement étudié par Anna Tylusińska-Kowalska, « Il viaggio al femminile : le donne polacche in Italia tra l'Ottocento e il Novecento », *Italies*, 17-18, 2014.